

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST. - PÉTERSBOURG.

Tome IV.

LIVRAISON 2.

ST.-PÉTERSBOURG, 1861.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à **St.-Petersbourg** à **Riga** à **Leipzig**
MM. Eggers et C^{ie}, M. Samuel Schmidt, M. Léopold Voss.

Prix: 40 Cop. arg. = 13 Ngr.

$\frac{9}{21}$ Novembre 1860.

A propos du livre intitulé: *Essai de classification des suites monétaires de la Géorgie, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par M. Victor Langlois; Paris MDCCCLX, in-4°; 139 p., X Pl.; par M. Brosset.*

Ce n'est point avec parti pris d'éloge ou de blâme, ni même de critique littéraire, dans le sens rigoureux du mot, ni avec l'intention d'embrasser en entier le sujet, qu'a été entreprise la présente notice; certaines raisons délicates, que le lecteur appréciera, ne laissent point à l'auteur toute la liberté de jugement et d'allure qu'exige, pour atteindre une certaine valeur, l'examen des oeuvres de l'érudition. Je ne me propose donc point de parler d'un livre, mais bien, à propos de ce livre, d'exposer les progrès de la numismatique géorgienne, et de constater le point où s'arrête la science, ce qu'elle a gagné, ce qui lui manque encore en l'année 1860, par et après la publication de M. V. Langlois. Certaines parties de ce sujet, fort restreint par lui-même, ayant été, pour ainsi dire, épuisées par des publications antérieures, il semble ne rester plus à relever que des infiniment petits dans un domaine dont toute la richesse se compose de faits microscopiques, tels, souvent, qu'un simple fragment de lettre ou de chiffre, ou la trace à-

peine perceptible à la loupe, d'un linéament. C'est pourtant avec ces éléments que la numismatique, soit comme auxiliaire de l'histoire, soit comme science indépendante, arrive à un degré de puissance que n'atteignent pas toujours les sciences d'observation, et que ne dépassent aucunement celles nommées exactes par excellence.

La science numismatique considère les monnaies sous deux points de vue: 1^o comme valeurs d'échange, fiduciaires et officielles; 2^o comme monuments historiques. Sous le premier aspect, le numismate observateur d'économie politique examine le module, le poids, le titre de la monnaie, les procédés de gravure, de fabrication, les signes techniques empreints sur chaque pièce, et qui en marquent l'authenticité. Pour mieux apprécier ces différents aspects extérieurs, dont l'ensemble s'appelle type, un savant numismate les compare avec les analogues, pour une époque donnée, dans les empires contemporains, surtout dans ceux que le voisinage, le commerce, les rapports de souveraineté ou de vassalité mettaient en relation avec le pays qu'il étudie. On conçoit toute la force des inductions résultant de cette comparaison, faite avec soin et pleine connaissance de cause, par exemple, par un Reichel, graveur lui-même et bien au fait de toutes les manipulations chimiques et artistiques du monnayage. Il doit s'en dégager une masse de connaissances très précises sur les arts, sur l'état des sciences, sur la valeur et la position relative des royaumes comparés, sur l'histoire elle-même. ¹⁾

1) Je me tairai, pour raison de brièveté, sur les faits de l'ordre

L'autre, plus spécialement historique, cherche avant tout à établir l'existence, la succession et la série des princes. Elle s'étaie principalement sur l'étude des monuments et des sources écrites, ordinairement assez riches en grands traits, mais faibles dans les détails. C'est dans cette arène que s'exerce surtout la vaste expérience des Eckhel, des Visconti et de leurs émules, l'esprit de divination des Marchant, des Pfaffenhofen.

On est effrayé à la pensée de l'universalité de connaissances que doit posséder le parfait numismate, s'il est possible qu'il en existe un; car je n'ai parlé jusqu'ici que des monnaies antiques et de celles que nous a léguées l'Asie, vaste champ ouvert aux conjectures. Quant au moyen âge de l'Europe moderne, la seule intelligence des légendes abrégées et l'étude des armoiries des empires, des petites souverainetés féodales, des princes séculiers et ecclésiastiques, suffit pour absorber les facultés d'un esprit supérieur; encore doit-il réunir, tant en collections qu'en ouvrages imprimés, une masse considérable de monuments et d'autorités. J'avouerai franchement que j'ignorais, il y a trente ans, la majorité de ces choses, et que l'importance scientifique m'en a été révélée, quant à la Géorgie, par le bel ouvrage du Pr. Barataïef, par les longs commentaires, fruit de l'expérience du Gén. Bartholomaei, et par les travaux si variés de M. Langlois.

Jusqu'à ce jour, les numismates qui ont consacré

purement matériel relatifs à la circulation monétaire en Géorgie. Les amateurs trouveront à ce sujet des considérations très intéressantes, bien que purement conjecturales, dans l'Essai de M. L., notamment aux pp. 10, 18, 25, 27, 33, 35, 46, 48, 71 etc.

leurs recherches à la Géorgie s'étaient contentés, comme moi, de l'interprétation des légendes géorgiennes, arabes et autres, tracées sur les monnaies, et avaient classé tant les souverains que les divers types monétaires de chaque règne, uniquement d'après les pauvres renseignements historiques circulant à leur époque. Mais à un demi-siècle du temps où nous vivons la numismatique générale, surtout celle de l'orient, était à-peine fondée. Les Sassanides ne faisaient que d'entrer dans la circulation scientifique; à-peine connaissait-on quelques khalifes, quelques Seldjoukides, Ortokides et atabeks; les Byzantins n'avaient pas été disséqués au microscope par le baron Marchant et par M. de Saulcy; Trébizonde était complètement inconnue dans les collections; les Mongols et leur suite d'Ilkhans, d'Ilkhanides, de Mozafférides, gisaient ignorés dans leur poussière: comment, sans le secours de ces séries numismatiques, voisines et parallèles, traiter en grand et au complet la série géorgienne, qui s'y rattache par tant de points?

Après ma Revue de la numismatique géorgienne, imprimée en 1846, M. Langlois publia sa Numismatique de la Géorgie au moyen-âge, en 1852. Dans son texte, un peu léger de fonds, il y avait pourtant des aperçus et des comparaisons de types, non toujours heureuses peut-être, mais ouvrant un horizon nouveau et montrant que l'auteur, sincèrement amateur du vrai, serait capable de mieux faire, avec de plus riches matériaux et après de nouvelles études. Ce sont les promesses de son premier ouvrage que M. Langlois accomplit aujourd'hui, par un travail plus que triple en étendue à l'égard du précédent.

Je ne me sens pas le courage de reproduire ici des critiques écrites en 1857, retenues par-devers moi lors de la publication dans notre *Bullet.*, t. XIV, p. 246, 279, des *Lettres sur la numismatique géorgienne*, et qui, communiquées à M. Langlois, ont, après discussion, obtenu en général son assentiment. Elles roulaient en grande partie sur le principe trop absolu, mis par lui en avant, de l'imitation, par les monétaires géorgiens, des types de leur voisinage, puis sur quelques inexactitudes historiques et sur la critique, faite par l'auteur, de ma lecture et de l'attribution de la monnaie de Coric I^{er} couropalate, Corician²). Dans son nouveau travail, M. Langlois, ainsi que je l'ai dit, a fait disparaître, notamment la comparaison de la soi-disant pièce de Giorgi I^{er}, du prince Barataïef, au type de Phraate III ou IV, l'Arsacide, et admis comme juste ma détermination de la pièce de Coric: «Seigneur, assiste Coric couropalate.»³)

M. L. donne à son nouvel ouvrage ce titre singulièrement modeste: *Essai de classification des suites monétaires de la Géorgie, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*. Par ce choix d'expressions peu bruyantes, il exclut un dogmatisme que ne comporte pas encore la matière; il s'exprime également en termes très modérés sur les «Faits numismatiques» du Pr. Barataïef, digne en effet, sinon toujours de l'approbation, au moins de la reconnaissance des hommes studieux. Par cette sage tenue, notre auteur semble mettre le lecteur sur ses gardes, l'avertir que toutes les ques-

2) *Numismatique de l'Arm. au moyen-âge*, p. 28.

3) *Numism. de la Gé. au moyen-âge*, p. 14, et le présent *Essai*, p. 37.

tions qu'embrasse son sujet ne sont pas encore résolues : hésitation qui marque elle-même un progrès et ne compromet pas l'avenir. M. L. a également évité toute polémique et, dans les cas de question controversée, il a fait connaître son opinion en admettant simplement celui des avis donnés qui lui a paru le plus fondé en preuves.

La science numismatique renferme deux parties : l'une positive, n'admettant aucune espèce de doute, l'autre conjecturale. A la première se rapportent les monnaies à fleur de coin, avec figures, noms et emblèmes connus de tous, ou tellement caractérisés qu'il suffit de les retracer ou de les décrire, pour que chacun les reconnaisse et les détermine. Ainsi les belles monnaies des premiers khalifes omniades, tracées en lettres d'une admirable netteté, sans désordre dans la disposition des mots et des lignes, n'admettent pas deux manières de lire les symboles musulmans, non plus que les dates, ni même de confondre les nombres 9 تسع et 7 سبع. Quelle différence entre ces beaux types et les affreuses monnaies de certains Seldjoukides, Ortokides ou Houlaguides, où les dates ne peuvent souvent être déterminées que par le nom du prince, où les noms des villes ne sont, trop fréquemment, que tachygraphiés ! Les noms des David, des Giorgi et autres, sur certains exemplaires de monnaies purement géorgiennes ou bilingues, se lisent aussi en toute assurance ; mais la plupart manquent de relief, la frappe en est défectueuse, et les lettres numérales des dates, tracées sans aucun soin artistique, laissent hésiter le lecteur entre les valeurs très diverses qu'il est possible de leur assigner.

Quelle confusion encore dans la série des 30 Arsacides, dont à-peine quatre ou cinq ont des noms caractéristiques inscrits sur les monnaies, au point que le classement en est sujet à autant de variations qu'il existe de savants se vouant à ce travail ingrat ! Quel affreux tracé que celui des monnaies sassanides du VI^e s., où les effigies royales, les noms des souverains, avec les légendes qui les accompagnent, les dates et ce que, jusqu'à nos jours, les plus habiles avaient admis comme des noms de villes, exposent le numismate aux plus fatales méprises ! Je ne veux rien dire des plus anciennes monnaies russes, si défectueuses, qu'un amateur, ne manquant pourtant pas de coup-d'oeil, a pu tout récemment y prendre une légende grecque pour une légende latine — impossible par le fait.

Il est bien évident que toutes ces monnaies défectueuses ne peuvent, en l'absence de matériaux, être déterminées que par des conjectures plus ou moins probables, et que la science la plus vaste n'arrivera jamais, en pareil cas, à faire admettre ses opinions comme des démonstrations.

La Géorgie, bien qu'ayant formé depuis les temps les plus reculés un état indépendant, est toujours restée faible, peu redoutée de ses voisins, mais convoitée par tous les conquérants de l'Asie. Placée sur un passage, elle a été, dès les temps touchant à l'âge héroïque, traversée par tout ce qui, partant de l'Europe, a voulu envahir l'Asie, ou de celle-ci se jeter sur l'Europe, et n'a que rarement et par intervalles très courts, joui de la plénitude de son indépendance.

Si la position de ce pays est bien connue et dé-

terminée, non moins pour les temps modernes, que pour l'époque la plus ancienne, celle, par ex. où florissait le judicieux Strabon, il n'en est pas de même de l'origine de son nom national, et par-là je n'entends pas l'étymologie historique, telle que la fixent les Géorgiens, qu'il faut admettre ou rejeter sans discussion, mais bien le sens intrinsèque, ethnographique, du nom de Karthli. Après ce qui a été dit sur ce sujet, il serait peu utile de rouvrir la question, et je me permets de croire que M. Langlois n'y a pas apporté de nouvelles lumières, en avançant que la Géorgie est la Khordzéné de Strabon, et ses habitants les Kartioï du même⁴): deux étymologies qui s'excluent mutuellement, tout en étant individuellement impossibles.

La Khordzéné, province la plus septentrionale de l'Arménie, suivant Strabon, est évidemment la Khor-tzen arménienne, nommée, en syriaque, il est vrai, Gourzan, mais située dans la 4^e Arménie des géographes arméniens, sur la droite de l'Euphrate méridional, fort loin au S. de la Géorgie. Pour les Kartioï ou Kyrzioï, vivant au N. de la Perse, dans le Kourdistan, ils paraissent bien être les Kourdes, et rien, si ce n'est une similitude de consonnes, ne peut porter à croire que ce soient eux qui ont peuplé l'Ibérie.

Voulant rendre son travail aussi complet que possible, M. L. a jugé à-propos de faire commencer la série numismatique géorgienne par les monnaies dites de Colchide et par le faux denier romain d'Auguste. La première dénomination a été imaginée parce que

4) V. le présent Essai, p. 2.

les petites monnaies figurées sur la Pl. I, N. 1, sqq. se trouvent fréquemment en Géorgie — on en a rencontré dernièrement du côté de Souram et à Tiflis même — et très abondamment surtout en Mingrélie. Or le type de tête barbare, style improprement nommé égyptien, et de tête de boeuf, qui la distingue, n'a, suivant ce que m'a fait toucher du doigt M. Stephani, rien de particulier aux rivages de la mer Noire. Pour confirmer son assertion, notre collègue m'a fait voir dans la collection de l'Ermitage Impérial de nombreux exemplaires de monnaies avec un tel type, portant soit la tête barbare seule, avec l'empreinte du carré au revers, soit la même tête et celle du boeuf, cornu ou sans cornes, ou les deux têtes affrontées, et cela sur des exemplaires non-seulement en argent, mais aussi en or et en électrum, et il m'a assuré que ce type est commun à toutes les villes du littoral de l'Asie-Mineure. Avec un tel correctif, qu'au reste M. L. admet, p. 12 et 13, on peut d'autant mieux laisser ces monnaies à la tête de la série géorgienne, qu'on sait par les Annales que la révolution qui porta au trône Pharnawaz, le premier roi du pays, fut facilitée par une riche trouvaille de monnaies à l'empreinte d'un animal domestique, soit le mouton, soit le boeuf.

Quant au denier romain, de fabrique évidemment barbare, rien ne démontre qu'il ait été frappé en pays géorgien, mais on y en trouve des quantités d'exemplaires, depuis l'argent le plus pur jusqu'au plus bas titre, depuis la fabrication la plus vulgaire jusqu'à un type assez soigné, bien qu'avec une effigie qui n'est pas toujours celle d'Auguste. Je ne crois pas qu'il

soit possible d'aller, preuves en main, au-delà de cette assertion, et il est permis de regretter que M. L. ait conjecturé ici, p. 16 et p. 6 de l'ancienne édition, que ce denier est ce que les Géorgiens appellent, d'après l'autorité d'un savant tsarévitch, « monnaies païennes, » sur lesquelles on a prétendu pouvoir lire « Pour nous deux (lis. pour nos Dieux). » Ce qui n'est sujet à aucun doute, c'est qu'il existe un exemplaire unique d'une monnaie d'Aristarque, roi de Colchide, celui même qui dut son élévation aux Romains, vainqueurs de Mithridate, et dont parle Strabon, son contemporain.⁵⁾

L'ordre chronologique nous amène ensuite aux monnaies à type sassanide, que l'on suppose très judicieusement (p. 18) avoir été frappées en Géorgie même, parce qu'elles portent des légendes géorgiennes et remplacent le pyrée et sa flamme par une croix posée sur des degrés, fort analogue à celle qui figure sur les monnaies des Héraclides et au symbole inexplicé des premières pièces musulmanes gréco-ara- bes. Après tout ce qui a été dit et écrit sur ce sujet, il semble réellement oiseux de le reprendre à l'origine; car il ne s'est pas produit de faits nouveaux, depuis tantôt 40 ans que la lice a été ouverte par la publication de la pièce, unique et inédite alors, portant le nom entier d'un Stéphanos, en caractères géorgiens ecclésiastiques. Toutefois il me semble bon de constater les faits acquis.

En 1819, tout ce que l'on pouvait faire, c'était de lire ici le nom du monarque géorgien et de décrire la pièce, évidemment à type sassanide, où il était in-

5) Musée de M. le prince B. Iousouf, t. I, p. 430.

scrit seul, dans le champ de l'avvers, des deux côtés de l'effigie. L'excellent prince Barataïef découvrait, 26 ans plus tard, une pièce portant le même nom en abrégé, inscrit sur l'avvers, mais en dehors du champ, rempli par une effigie royale, aux deux côtés de laquelle se lisent aisément aujourd'hui les trois lettres pehlevies kh - r - m, et le mot afzou. A cette époque les juges compétents n'hésitaient pas à reconnaître ici, dans la légende pehlevie, le nom d'un *Ourmizdas*, qualifié d'*auguste*. D'autre part, le nom de Stéphanos exigeait impérieusement Ourmizdas IV, auquel pourtant il est postérieur au moins de dix ans — notez bien ceci. Mais on n'était plus d'accord sur le choix du dynaste géorgien, car il y en a eu deux homonymes : l'un Bagratide, régnant 600—619, l'autre Khosroïde, 639—663. Ajoutons que la pièce avec le nom entier ne porte au revers que la croix sur des degrés, sans date aucune ; l'autre, la même croix, avec ce qu'on appelait alors un nom de ville, soit Zouzen ⁶⁾, et une date malheureusement illisible.

Le même amateur avait encore mis la main sur plusieurs variétés du même type, portant les lettres **𐌕𐌹 GN**, **𐌕𐌹 WNG**, puis sur une *unica* avec lettres **𐌕𐌹 DJO**, et l'on découvrit plus tard une autre *unica*, toujours avec l'effigie et le nom du même Ourmizdas, la croix au revers, la seule pièce de cette catégorie qui ne présentât aucune lettre géorgienne.

6) Remarquez toutefois, que s'il faut lire ici, avec MM. Mordtmann et Bartholomaei, le nom de Zouzen, ville située dans le Khorasan, évidemment la monnaie dont il s'agit n'a pas été frappée en pays géorgien. V. Lettres num. du Gén. Bartholomaei, p. 10. Voilà une de ces questions obscures qui nous obligent à marcher la sonde à la main.

Les seules choses évidentes au premier aspect de ces monnaies, ce sont :

1°. Un type sassanide, avec emblème chrétien et légendes géorgiennes ;

2°. Le nom d'un Ourmizdas, sur toutes les variétés sans exception ;

3°. Par induction, la détermination d'Ourmizdas IV, comme peut-être contemporain de la frappe de quelques-unes des pièces indiquées, antérieur à toutes, postérieur à aucune.

Aussi les questions soulevées par cette curieuse apparition étaient :

1°. L'époque du ou des Stéphanos, et conséquemment le No. du personnage dans le canon royal ;

2°. La signification des groupes de lettres géorgiennes ;

3°. La date, si date il y a, au revers.

Sur tous ces points, des indications qui semblent aujourd'hui élémentaires embarrassaient fort les plus habiles, il y a 20 et 40 ans : les monnaies GN et WNG furent généralement attribuées au roi Wakhthang-Gourgaslan⁷⁾. M. Dorn même adopta cette opinion ; celles DJO, à Djouancher, les autres restèrent naturellement à Stéphanos. Chacun y reconnaissait alors, ou l'effigie d'Ourmizdas III, contemporain de Gourgaslan, ou celle d'un autre Ourmizdas quelconque, reparaissant au VIII^e s., malgré l'extinction de la dynastie sassanide, comme au reste celle de Khosro II s'est maintenue sur les monnaies des Ispéhbeds pendant près de 150 ans. Le gén. Bartholomaei, le seul qui soutint exclusivement Ourmizdas IV, comme

7) V. Bull. Hist.-Philol. t. I, p. 33.

titulaire de toutes ces monnaies, fit publier son opinion dans le t. 1^{er}, p. 41—57, des Mémoires de la Société archéologique russe. Un tiers la publia de nouveau à-part, presque sous le voile de l'anonyme.

Aujourd'hui le terrain est déblayé, non sans qu'il y reste quelques broussailles, et la question éclaircie notablement, pas assez, toutefois, pour qu'en l'absence de renseignements géorgiens et en face de la numismatique sassanide, non arrivée à maturité, la science puisse dire son dernier mot.

Sans entrer dans un débat irritant et désormais oiseux, mais prenant à chaque opinion ce qui lui a paru probable, M. Langlois a essayé d'établir ici une classification rationnelle. Il part de ce point fondamental, que les groupes de lettres géorgiennes dont il s'agit sont des noms propres abrégés, sinon de rois, au moins de personnages puissants par leur position, tels par exemple que les émirs musulmans qui, aux VII^e et VIII^e s., ont frappé des monnaies en cuivre, en argent ou même, bien que plus rarement, en or. S'appuyant, en outre, très habilement, sur un passage des Annales géorgiennes, il montre qu'après l'an 570 les seigneurs géorgiens, excités par Khosro-Parwis, se constituèrent indépendants, durant un interrègne, et s'arrogèrent *sans doute* le droit régalien de monnayage, si convoité par les Asiatiques.

Quant au classement chronologique des monnaies de cette série adopté par M. L., je dirai nettement qu'il est artificiel, mais logique, et qu'il a, comme tout système quelconque, l'avantage incontestable d'introduire de l'ordre dans le chaos.

A. M. L. étiquette donc du nom de Gourgen les

monnaies GN, y lit en pehlevi le nom Hourm[izdas] auguste, IV^e des homonymes, et pour date là 7^e année du monarque persan ;

B. du nom de Wakhtang, la monnaie WNG, dont le monogramme est absolument le même que sur les pièces d'argent et de cuivre, attribuées en toute justice à Wakhtang III, roi à la fin du XIII^e s., — effigie et nom d'Ourmizdas IV, 7^e année de ce prince.

C. Quant au monogramme DJO, il tente de le lire DJOS, pour Djawakhos ; il constate ici l'effigie d'Ourmizdas IV et la 7^e année de son règne, tandis que M. Bartholomaei prétend que cette pièce est imitée d'une drachme de la 12^e année, lecture que confirme son dessin, dans les Lettres numismatiques, Pl. I, B ; mais ni le Prince Barataïef, possesseur de l'original unique, ni M. Langlois, n'admettent une telle variante. Il faut donc qu'il y ait eu excès de conjectures, et c'est cet excès qui, il y a 15 ans, formait un des plus forts arguments de la thèse soutenue par le vaillant général.

Le nom de Djowakheth, que l'on voulait autrefois lire ici, en abrégé, est impossible pour deux raisons : 1^o un tel nom de pays n'existe pas, et 2^o il n'est pas croyable qu'on ait mis un nom géographique là où, d'après l'analogie, doit se lire un nom royal. On s'est donc rejeté sur DJOS pour Djawakhos, fantaisie qui exige une horrible contraction et la lecture fautive de la seconde des deux lettres du groupe, qu'il faudrait supposer formée d'un **O** et d'un **b**, accouplés contre nature, le tout pour arriver à un nom qui ne se rencontre en géorgien qu'à la première page des Annales, et qui maintenant n'est connu que sous la forme

Djawakh, Djawakhis-Chwili⁸). Pour éviter ces extrémités on s'est rejeté sur une autre interprétation du monogramme DJÓ, et l'on y a cherché l'abréviation du mot ჯვარსი « o croix, » possible sans aucun doute, régulière et usitée en géorgien, mais positivement inadmissible en la place où l'on croit la voir.

Reste la lecture qu'en a donnée, le premier, le Pr. Barataïef, qui y voyait le nom de Djouancher; or, en écartant pour le moment toute discussion chronologique, il me paraît impossible de ne pas approuver cette lecture. M. B., il est vrai, la rejette avec une énergie persévérante; se fondant sur l'analogie des abréviations connues, par initiale et finale, telles que THamaR, DawiTH, et autres, il soutient *à priori* que le nom Djouancher ne peut être abrégé par DJO, mais seulement par DJNCHR, DJCHR ou DJR. Mais ici il perd de vue 1^o. que le nom dont il s'agit est extrêmement peu commun en Géorgie, et que conséquemment il ne s'est pas établi à son égard, du moins je n'en ai pas connaissance, d'abréviation usitée vulgaire: notre plus ancien Mit. des Annales l'écrit toujours en toutes lettres; 2^o. certains mots usuels s'abrégent précisément en n'en donnant que la première syllabe, comme თს. pour თავადო thawad, prince; ჟრ. pour ჟვარსიანი, année du cycle pascal; 3^o. lui même, M. B., essaiera plus tard de faire prévaloir l'abréviation contestée **ԿՆԸԸ** pour Costantiné, au lieu du sigle connu **ԿԴ**. Quant à moi, je ne fais aucun doute que DJO ne soit le sigle de Djouancher.

D. Après les trois éristhaws indépendants, M. L.

8) C'est ainsi et non Djawakhosis-Chwili, que ce nom de famille princière est inscrit dans le traité de 1783.

attribue à Gouram, premier roi Bagratide de Géorgie, la monnaie sans monogramme géorgien, à l'effigie de Ouararan VI, et première année de son règne, avec la croix au revers, sur un pyrée. Or je puis facilement me tromper en ce qui concerne les affreuses légendes pehlevies de cette époque, mais je le dis en toute sincérité, ni sur les dessins de M. Barth. ni sur ceux de M. L., je ne puis me résigner à reconnaître le nom de Ouararan, et même sur la magnifique gravure de M. Dorn⁹⁾, je ne vois autre chose que l'effigie et l'abrégé connu du nom dudit Ourmizdas IV, sans aucune trace du mot indiquant l'année première du règne.

E. Sur la pièce portant le nom abrégé de Stéphanos, M. L. reconnaît l'effigie et le nom d'Ourmizdas IV, et au revers, avec la croix, la date de l'éternelle 7^e année, illisible cette fois, du monarque persan; il attribue maintenant le tout à Stéphanos I^{er}, Bagratide, roi de Géorgie. M. Barth., dans les *Lettres numismatiques*, Pl. I, donne cette pièce comme imitée de celles de la première année de Khosro-Parwis.

F. Enfin le nom entier de Stéphanos se lit, sûrement et seul, auprès d'une effigie fort semblable à celle d'Ourmizdas IV; au revers, la croix sur le pyrée et la 2^e année de Khosro-Parwis. C'est encore, pour M. L., Stéphanos premier; son homonyme, n'étant qu'un simple patrice, n'avait pas, dit-il, le droit de battre monnaie; d'ailleurs, il y avait trop d'argent grec en Géorgie, sous Stéphanos II, pour qu'il fût nécessaire de recourir au monnayage national.

9) Bull. Hist.-Phil. t. I, p. 33.

Suivant l'ingénieuse conjecture de M. L. les trois premiers NN. de la suite sassanido-géorgienne appartiennent à des éristhaws géorgiens, qui se seraient déclarés indépendants, non de la Perse toutefois, durant l'interrègne qui suivit la mort de Bacour III, Khosroïde, en 570; interrègne qui, d'après les Annales, n'aurait duré que 5 ans. Sans doute, même à mes yeux, le texte des Annales ne saurait être serré de si près, que tout y soit sacramentel, chaque mot, chaque date. J'ai cru moi-même pouvoir émettre une idée sur l'avènement de Gouram, plus tard que ne l'indiquent les Annales et Wakhoucht, au plus tôt en 590, au lieu de 575, et reculer de quelques années la mort de Stéphanos I^{er}, vers 622, sous Héraclius¹⁰); mais comment expliquer l'apparition simultanée de dirhems sassanido-géorgiens, au nom de trois dynastes, Gourgen, Wakhtang, Djouancher, précisément en la 7^e année d'Ourmizdas IV, donc en 586, juste 16 ans après la mort de Bacour III?

Ce n'est pas tout: Gouram, nommé roi par un empereur byzantin, Tibère-Constantin ou Maurice, frappe encore monnaie au type sassanide, anonyme, il est vrai, et avec la croix, mais sous l'effigie d'Ourmizdas IV, cette fois sans date appréciable (fût-ce même la 1^{re} année de Ouararan VI, donc pas avant 590); puis, une dizaine d'années après, le fils et successeur de Gouram, au moment où l'ascendant des Grecs se fortifie, par l'alliance de Maurice avec Khosro-Parwis, adopte de nouveau pour type l'effigie et le nom d'Ourmizdas IV, derechef la 7^e année de ce

10) Hist. de Gé. p. 216 et 226.

prince, qu'heureusement M. L. regarde comme illisible, et la croix sur le pyrée. Cette ignorance, cette audace, de ressusciter le type d'un souverain mort, sous le règne de son puissant successeur, n'est pas sans exemple dans les numismatiques ispehbède, samanide et bulgare du Volga, mais elle a quelque chose d'inexplicable en Géorgie. Au reste, nous devons au savant M. Mordtmann la découverte d'une monnaie purement sassanide, frappée en la 2^e année de Khosro-Parwis (592), avec l'effigie et le nom d'Ourmizdas IV; fait qui est regardé comme le produit d'une méprise.

De tout cet imbroglio il n'y a malheureusement rien à conclure, à affirmer: la science n'y gagne que le fait matériel, dont elle ne peut se rendre compte, et la question est tout entière réduite à ces termes:

1) L'effigie des monnaies sassanido-géorgiennes est celle d'Ourmizdas IV;

2) L'année est partout la 7^e;

3) Trois dynastes géorgiens ont frappé lesdites monnaies;

4) Une pièce anonyme reste incertaine quant au nom du roi de Géorgie, le prétendu Gouram;

5) Deux, avec le nom de Stéphanos, ne peuvent être attribuées au 1^{er} ou au 2^e que par une série de conjectures n'emportant pas démonstration;

6) Wakhtang-Gourgaslan est définitivement exclus de cette série. Quant à Djouancher — oui Djouancher — la détermination reste à établir entre un éristhaw géorgien du VI^e s. ou un roi du VIII^e. En tout cas, ce n'est pas parce que les Arabes ont frappé un dirhem à Tiflis, en l'an 85—704, ni parce que l'em-

pereur Héraclius *a pu* propager sa monnaie en orient, qu'il est possible de démontrer que le monnayage national n'existait plus en Géorgie de 718 à 786, ayant été supplanté par le dirhem musulman et par la drachme byzantine. La découverte inattendue des monnaies de David couropalate, de Bagrat IV, de David II et d'autres, nous apprend qu'il ne faut pas désespérer de combler d'autres lacunes des suites monétaires dont nous nous occupons, sans recourir à des propositions hasardées.

Passons maintenant à la dynastie Bagratide.

Par la publication des Lettres sur la numismatique géorgienne¹¹⁾, et surtout des Lettres numismatiques et archéologiques relatives à la Transcaucasie, la suite monétaire des Bagratides a reçu de notables accroissements en pièces inédites; elle s'est tout-à-fait systématisée et, par la découverte de dates et faits restés jusqu'à ce jour inaperçus ou imparfaitement appréciés, elle a pris un degré de précision qui la place à un rang scientifique très honorable. Ce sont les objets que je vais passer en revue.

Au IX^e s. on ne connaît que deux monnaies khalfales frappées à Tiflis, en 210 H. — 825 et 248 H. — 862, auxquelles il faut sans doute joindre la circulation des monnaies si nombreuses d'Arminiyah ou Dovin, et de dirhems d'autres provenances. Les musulmans sont complètement maîtres du pays et de la capitale, qui forment la 2^e Arménie. Les osticans ne laissent aux monarques successeurs d'Achot 1^{er} que leurs domaines du Klardjeth, avec la résidence d'Artanoudj, tandis que les korévêques du Caktheth dis-

11) Bull. Hist.-Philol. t. XI. p. 246, 279.

putent leur indépendance aux émirs. Au X^e s. on connaît quatre dirhems de Tiflis, 294 H. — 906, 311 H. — 923, 312 H. — 924, 314 H. — 926. Les Bagratides du Tao végètent sous l'influence grecque, quelques soi-disant rois de Karthli passent et meurent dans l'histoire; les korévêques luttent contre les Béné-Cheddad du Chirwan. La dynastie aphkhaze est seule florissante et en progrès. Durant ces deux siècles on ne connaît de monnaie au type géorgien que celle en cuivre, dont M. L. a dû la communication au très érudit numismate de Berlin, M. Friedländer, et qu'il avait eu l'obligeance de m'autoriser à publier, mais j'ai cru devoir lui laisser cette juste satisfaction.

La pièce dont je parle, Pl. III N. 1 de l'Essai, est en cuivre et, quoique fatiguée, laisse lire très sûrement la légende, en caractères ecclésiastiques: «O Christ, aie pitié de Dawith couropalate.» La croix pattée, au revers, porte un type byzantin irrécusable, sauf le support pour les pieds, assez mal placé sur la partie inférieure de la branche verticale, et qui n'est peut-être qu'un jeu de lumière, car il ne s'accuse pas nettement sur l'empreinte au crayon que j'en possède.

A la première vue du nom de David, les trois personnes qui ont examiné ce curieux spécimen monétaire se sont laissé entraîner à l'attribuer à ce prince Bagratide si célèbre dans l'histoire, à la fin du X^e s., par ses relations avec Basile II, par l'étendue de son apanage, par ses succès contre le rebelle Bardas-Sclérus, que constate l'inscription de Zarzma, et surtout par l'influence que lui valurent ses grandes qualités dans les affaires de son pays: c'était le vrai roi du Karthli, moins le titre.

L'enthousiasme passé, on se demande si quelque autre de ces rois ou rois-couropalates, comme l'historien les qualifie, tels que David 1^{er}, † en 881, ou cet autre David que l'Annaliste confond avec Bagrat-le-Sot, † en 996, n'aurait pas plus de droit à une pareille attribution. Pour moi, je reste partisan du simple mais puissant couropalate, qui remplit de sa personnalité toute la seconde moitié du X^e s.; de celui qui humilia par de sanglantes défaites les émirs d'Aderbidjan et d'Akhlath; à l'appel duquel se forma, en 976, l'armée de 12,000 hommes, commandée par le moine-général Thornic, et qui mit fin à la révolte de Sclérus. Je rappelle que le couropalate corician de Lori, Coric, a également frappé monnaie¹²⁾: i était contemporain de David, et mourut douze ans avant lui, en 989.

Voici, au sujet de la monnaie de David, quelques détails extraits d'une lettre de M. Lisch, directeur du Musée de Schwérin, adressée tout récemment à M. l'Académicien Kunik.

«On a fait le 18 oct. 1859, aux environs de la ville de Schwaan, dans le Méklembourg, une trouvaille de 1500 monnaies. M. Lisch, qui se dispose à décrire la trouvaille entière, est d'opinion que toute cette collection a été enterrée vers l'an 1035. Parmi ces monnaies il se trouve un Владимирово сребро, une monnaie des empereurs Constantin Porphyrogénète et Romain, et une géorgienne, qui est, d'après la lettre de M. Lisch, «complètement analogue» à la précédente. M. Lisch en avait envoyé un dessin à M.

12) V. Sup. p. 183.

Friedländer, qui l'a communiqué à M. Langlois; l'original même est conservée au Musée de Schwérin.»

Tout a été dit, dans les Lettres numismatiques, sur les belles monnaies en argent de Bagrat IV, sévastos et nobélissimos, dont l'existence même n'était pas soupçonnée il y a trois ans, sur celles de son fils et successeur Giorgi 1^{er}, késaros ou kéisari, dont une seule, unique et fruste, celle où il est qualifié de roi des Raniens et des Cakhes (?), laisse encore des doutes sérieux. Difficilement admettra-t-on, avec M. L. que la partie centrale de la légende de cette dernière, la seule conservée, doive ou puisse contenir un nom de dignité byzantine. Les philologues sont parfois trop pointilleux, en expurgeant les textes de tournures insolites et de fautes réelles, qui ont pu échapper à l'auteur le plus grave et le plus parfait dans la forme. Les numismates aussi sont parfois trop exigeants, à ce qu'il semble, en prétendant que les artistes monétaires ne s'écartent jamais d'un type admis et connu. Avec un tel excès de sévérité, les défaillances humaines et les caprices seraient aussi impossibles que le progrès. Ne connaît-on pas sur les monnaies des variantes, des anachronismes, volontaires ou non, des fantaisies ou des distractions de graveurs? Le Musée asiatique vient justement d'acquérir, par échange avec le Gén. Bartholomaei, une jolie monnaie d'or, assez évidemment Houlaguide de type, portant, à l'avvers comme au revers, seulement le symbole sounite «Pas de Dieu, si ce n'est Allah; Mohammed est l'envoyé de Dieu;» en outre, les noms des quatre khalifes, et pas de date, de lieu de frappe, ni de nom de souverain. De ce que la légende de trois ou quatre pièces

byzantino-géorgiennes se termine au centre par un titre byzantin, faut-il de toute rigueur conclure à l'incompatibilité de toute autre disposition? non, évidemment. Quoi qu'il en soit, grâce à un meilleur classement, certaines pièces géorgiennes, que le prince Barataïef attribuait à des Bagratides de l'époque que nous examinons, ont été rejetées, après une plus exacte comparaison des types, à une époque de beaucoup postérieure. J'y accède d'autant mieux que j'ai toujours hésité à leur attribuer une haute antiquité. J'en reparlerai plus bas.

Au XII^e s. nous voyons apparaître sur une pièce bilingue, déjà connue mais restée inédite, l'effigie d'un roi David à cheval, couronne en tête, qualifié dans la légende arabe du revers « fils de Giorgi, glaive du Messie. » La bonne mine et la tenue martiale du cavalier conviennent très bien au vainqueur d'Il-Ghazi, au conquérant d'Ani et de Tiflis, David II, le Réparateur. Sous son règne la Géorgie respire, grâce aux triomphes des croisés: cette pièce me semble heureusement déterminée, quoique par conjecture. Pl. III, N. 8 de l'Essai.

Démétré 1^{er}, fils du précédent, était également connu par la légende arabe de monnaies bilingues, où il est aussi qualifié « glaive du Messie; » deux curieuses monnaies, avec son monogramme, en géorgien, où se lisent en toute certitude son nom, en arabe, et ceux des sultans seldjoukides de Perse Mahmoud et Masoud, constatent une certaine vassalité de ce monarque, sans diminuer la gloire de ses succès, attestée par la porte de fer de Gandja, conservée à Gélath depuis 721 ans.

A cette occasion je crois devoir mentionner deux monnaies en cuivre, de l'Ermitage Impérial, où se voient à l'avvers, à gauche, un empereur debout, couronne en tête, soutenant de la main gauche une croix patriarcale, et près de lui S. George, la tête nimbée, dans la même attitude, la main droite plus haut sur la croix que la gauche du prince, et tenant de la gauche une épée nue: c'est précisément le type d'un sou d'or de Jean II, Comnène, régnant 1113 — 1140, qui se voit aussi à l'Ermitage. Au revers, la légende arabe: السلطان المعظم مسعود ابن محمد عز الدين ا. «Le sultan suprême Masoud, fils de Mohammed, défenseur de la religion.» On est étonné de voir un pareil type chrétien sur la monnaie d'un sultan de Perse. Du reste la qualité du métal, le style des lettres arabes et l'homogénéité évidente de fabrication avec celles au chiffre de Démétré et au nom de Masoud mentionnées ci-dessus, tout se réunit pour montrer que ces pièces sont de la même époque. Toutefois je ne me charge pas de découvrir les motifs qui ont pu porter le prince musulman à emprunter un avers byzantin.

Je ne dirai rien des monnaies de Giorgi III avec le nom du khalife Moktafi-liamr-illah, ni de celles avec la date du cycle pascal 394 — 1174 de notre ère, où le roi est représenté avec un oiseau de chasse sur le poing; je passe à la riche suite du règne de Thamar, que M. L. classe de la manière suivante.

1) Pièces de Thamar seule, datées 𐌆𐌆, 𐌆𐌇, 407 — 1187, 430 — 1210: notre auteur a négligé la date 𐌆𐌈 404 — 1184, qui est bien certaine, sur le dessin du Pr. Barataïef¹³⁾, et forme l'initiale du règne;

13) Нумизмат. факты, Разр. III, p. 134, du texte.

2) Tamar et Giorgi, son mari russe, sans date; suivant moi ce peuvent être Giorgi III et sa fille associée au trône;

3) Tamar et David, son second mari; date 44 420 — 1200;

4) Les mêmes, sans date;

5) Tamar et son fils Giorgi IV; date 46 430 — 1210; celle avec la date 462 431 — 1211 a été omise, probablement comme douteuse. Il en est de même du N. 3 de la Pl. accompagnant ma Revue de la numismatique Géorgienne de 1846, chargée au pourtour de x entremêlés de signes paraissant fantastiques.

Ce classement, artificiel comme tout ce qui est systématique, a du moins l'avantage des catégories, qui aident la mémoire et, ne laissant de côté aucune partie d'un tout, font connaître méthodiquement les richesses acquises. Toutefois je dois dire que, si même l'on consent à admettre, sans preuve positive, la 2^e classe, qui est purement conjecturale, des deux côtés, en tout cas la légende géorgienne doit commencer par les mots **კთიჭიერ ირ** . . . et non **კთი-
ჭი** . . ., la grammaire le voulant ainsi. Outre l'irrégularité que je viens de constater, sur le côté portant le nom de Giorgi, la pièce N. 10, Pl. IV de M. L., offre encore une autre circonstance qui me frappe: l'un des quatre demi-cercles et deux des intervalles entre ceux-ci, qui renferment la légende, sont complètement vides. Je suppose, n'ayant pas vu la pièce, qu'elle a été restituée, ainsi que la légende, et celle-ci abrégée fortuitement, de façon à ne plus donner un nombre suffisant de lettres.

Au point de vue de l'art monétaire, certaines pièces

de Giorgi IV présentent des monstruosités, bien connues par les échantillons déjà publiés, dont un a donné au Gén. Bartholomaei l'occasion de faire sa belle découverte de la légende persane. «Au nom de Dieu pur, on a frappé cet argent en l'année 430 — 1210.»

La numismatique géorgienne du XIII^e s. a fait récemment une bonne acquisition, par la publication de deux monnaies d'Alouch-bek¹⁴⁾, Tiflis et Gandja, 642 — 1244, dont l'attribution laisse toutefois quelques incertitudes, puisque le personnage en question n'est pas encore connu par des témoignages écrits. Du moins les villes de frappe et la date sont elles certaines et prouvent que dès l'année indiquée, encore au temps de Rousoudan, un Grand-Mongol, Ouloug-Menkal, était de fait maître de Tiflis. J'ignore si réellement, comme le dit M. L. p. 78, d'après autorité, des pièces analogues à celles-ci ont été frappées en 643, 644 et 645 H. — 1245, 6, 7, mais je ne vois aucune probabilité de ressemblance entre le nom de notre Alouch-Bek et celui d'un certain Témougou Outchougen, oncle d'Ogodaï et compétiteur, après sa mort, du trône des qaâns de mongolie: cette conjecture me paraît entièrement gratuite. J'ai reçu tout dernièrement de S. E. le prince M. Obolenski communication de deux pièces de sa collection, qui paraissent appartenir à la même catégorie. Sur l'une, de petit module, en argent, on voit d'un côté un cavalier mal gravé, allant à gauche et tenant une lance, sans aucune légende; de l'autre | | لعالطان
ملکه الله خلد il semble que ce soit une de ces pièces djoutchides fabriquées en Russie, dont on trouve par-

14) Извѣстія И. Археолог. общ. т. III, p. 136.

fois des spécimens, chez le baron Chaudoir, chez M. Reichel, dans le bel ouvrage de M. Savélief sur les monnaies djoutchides, et dans celui du Gén. Schubert sur les monnaies russes; ce qui le prouve, c'est que d'abord le cavalier est tourné à gauche, au lieu que sur les monnaies djoutchides il est tourné à droite, que la légende arabe, très abrégée, est aussi à rebours, et que les lettres devant former le nom propre, à la 2^e ligne, sont des signes de fantaisie. Sur la seconde, mieux gravée et de petit module, l'avvers offre aussi un cavalier allant à gauche, mais tirant de l'arc en arrière, comme sur la pièce d'Alouch-Bek. Peut-être y avait-il une légende, un oiseau et en bas un quadrupède, mais le flan, évidemment trop petit, n'a pas reçu l'empreinte complète. Au revers, en haut, Nakhitchéwan, puis le symbole sounite: . . . الله محمد . . . لا اله الا | الله محمد . . . rien de plus n'est visible.

C'est également sans preuves et d'après son seul sentiment, que M. L. attribue au roi David V, fils de Giorgi-Lacha, les pièces bilingues connues ¹⁵⁾, en cuivre, marquées du monogramme  David, ainsi que celle en argent, aussi bilingue, où figure le roi à cheval, avec la date  467 — 1247, et le nom de Gaïouk dans la légende persane du revers. Quant à celle-ci, l'attribution à David V est très probable et généralement admise; car David V, fils de Giorgi-Lacha était considéré par la majorité de la nation comme le roi légitime, surtout après la reconnaissance de son droit par Gaïouk; mais les pièces au chiffre , toutes identiques entre elles, frappées en 642, 645 et 650, à Tiflis, je les regarde comme apparte-

15) Ces monnaies n'ont pas été décrites par M. Frähn.

nant à David IV, fils de Rousoudan. Voici sur quoi je me fonde.

David IV fut reconnu roi, associé au trône par sa mère et couronné dès l'année 1236, puis remis aux Mongols en 1243; son cousin David, au contraire, ne fut délivré de sa captivité à Césarée qu'après la défaite du Seldjoukide Kaï-khosro; ses titres au pouvoir suprême furent bien admis, mais les Mongols l'expédièrent aussitôt à Qaraqoroum. Il me semble donc raisonnable de penser que, des deux cousins, celui qui avait l'antériorité ait fait frapper monnaie le premier, en conservant plus tard le type adopté par lui; tandis que l'autre, qui ne fut réellement roi qu'après l'élection de Gaïouk, en 1246, aura pris possession de la monnaie par le type du cavalier, avec la date Géorgienne, en 467, et se distingua ensuite par l'addition à son nom, dans la légende persane, des mots «fils de Giorgi, le Bagratide.»

Au reste, les monnaies au chiffre , de David IV, suivant moi, sont toutes en mauvais état, et la date arabe difficile à préciser; M. B. y lit le nom de Mangou¹⁶⁾, tandis qu'il n'est pas sûr qu'aucun nom de qaân mongol y soit inscrit; du moins M. L. n'y en voit pas, et je suis, en définitive, de son avis. Car après la mort d'Ogodaï, en 1242, le trône de Mongolie étant resté inoccupé, le nom de Gaïouk n'est possible qu'après 1246, et celui de Mangou qu'après 649 H. — 1251, 2; or la première des monnaies dont il s'agit est datée de l'an 642 H. — 1244.

Dans les années suivantes, jusqu'à la fin du XIII^e s., à la grande humiliation des grousinologues, la légende

16) V. Mém. asiat. t. I, p. 105.

de la monnaie de Dimitri II (Langlois, p. 89) reste inexpliquée, et il n'y a de véritable acquisition pour la science que les monnaies d'argent et de cuivre, au monogramme du roi Wakhtang III.

Ici s'arrêtaient nos connaissances en numismatique géorgienne, et de Wakhtang III à Bakar, vers 1719, nous ne retrouvions plus, au lieu de pièces portant des noms géorgiens en caractères du pays, que des types houlaguides, ilkhanides, des chahs de Perse et des Osmanlis.

Cependant deux trouvailles, celle de Lori, 1830, et une autre faite aux environs de Tiflis, en 1840, fournirent des monnaies d'un métal et d'une fabrication tout particuliers, avec des lettres capitales ecclésiastiques à-peine lisibles, d'un style de décadence. En même temps une révision sévère des pièces ou mal déterminées ou déclarées incertaines d'époque, fut entreprise par MM. Barth. et L. Le résultat de leurs méditations fut la réintégration dans la série monétaire de monarques que personne n'avait eu l'idée d'y classer, et le changement de plusieurs attributions.

Voici à cet égard quelques faits.

A une époque où les suites byzantines n'étaient pas si bien étudiées qu'aujourd'hui, et où le savant de Saulcy attribuait encore à Manuel Comnène de C. P., donc à la fin du XII^e s., une pièce au type de S. Eugène, reconnu maintenant pour trébizondein, du XIV^e s., — à cette époque le digne prince Barataïef avait cru pouvoir attribuer à David II et à Bagratle-Sot, à Giorgi I, II et III, des pièces que les numismates les plus experts ont maintenant rejetées, en toute raison, à leurs homonymes, postérieurs de plu-

sieurs centaines d'années. Ces hésitations n'ont rien qui doive surprendre ni affliger les vrais savants, quand des observations incomplètes ont été données pour ce qu'elles sont, pour de simples probabilités: c'est le premier pas, mal assuré, du jeune enfant, qui doit précéder la marche délibérée de l'homme parfait.

Le premier doute de nos numismates, dans l'ordre chronologique des découvertes nouvellement accomplies, tomba sur la monnaie donnée à David II et à Bagrat-le-Sot¹⁷⁾. Deux personnages, deux hommes, à en juger par le costume, debout et couronne en tête, soutiennent une croix. Suivant M. L. on voit à gauche et à droite les lettres **ԾԾՎ**, **ԾԾԷ**, qui doivent se lire **ՅԵՅԵՅԵ ԵՅԵՅԵ ԵՅԵՅԵ ԵՅԵՅԵ**¹⁸⁾ «Le roi des rois Bagrat, la reine des reines Anna.» Au revers un saint personnage, la tête nimbée, et les lettres certaines **ԾԾ ՈՆԷ** **ՋԵԼՏ ԶԵՅՈՆԵՍ** «la Mère de Dieu». Le type est absolument trébizondain.

Sur cette monnaie nous avons une longue lettre, encore inédite, du Gén. Bartholomaei à M. Gille, qui me paraît bien mériter d'être imprimée *in extenso*, et qui pose clairement toutes les questions.

«Lorsqu'une monnaie inconnue a été déterminée d'après un seul exemplaire médiocrement conservé, la découverte d'un second spécimen de cette même monnaie peut subitement renverser les premières hypothèses pour en faire proposer de nouvelles, plus probables, et même, quelquefois, amener la solution définitive du problème. Dans la cas présent, je n'ose pas espérer d'arriver à ce dernier résultat, mais en

17) Barat. Pasp. II, Pl. I, N. 1; Langl. Pl. VIII, N. 9.

18) **ՅԵՅԵ** est un néologisme, probablement inconnu au XV^e s.

signalant des erreurs on a la chance de se rapprocher de la vérité.

«Je commence donc par signaler les erreurs.

«Une monnaie géorgienne, ayant pour type de l'avers deux personnages debout, tenant une longue croix, et pour revers la Sainte-Vierge assise sur un trône, avait été attribuée par le prince Barataïeff aux rois Bagrat-Régwen et David I^{er} (seconde moitié du X^e siècle).

«Cette même monnaie et d'après le même exemplaire, qui était unique jusqu'à-présent, a reçu une autre attribution de M. Brosset — selon notre savant académicien elle pourrait être de David-le-Réparateur, avec son épouse la reine, Marie? M. Langlois a également émis la même conjecture.

«La légende de cette monnaie consiste en plusieurs lettres superposées, accompagnant chacune des deux figures debout, et, d'après les dernières observations, ces lettres ont été expliquées de la manière suivante: **Ծ. Ճ Ք**. David Roi, — **Ճ. Ճ.**, Marie reine. Sur le nouvel exemplaire de cette même monnaie que j'ai eu le bonheur d'acquérir pour le Musée de l'Ermitage, je crois devoir remplacer la lettre **Ծ** par un **Ճ** et la lettre **Ք** par un **Վ**, du côté du personnage principal, qui a de la barbe; tandis que le second personnage, à effigie imberbe, est accompagné des lettres **Ճ. Ճ. Ք?** (la dernière lettre pourrait aussi être un **Ծ?**).

«La légende qui accompagne l'image de la Sainte-Vierge ne me paraît pas être **Ծ. Ծ. Ո. Բ. Ե.** comme l'a lue le prince Barataïeff, mais **Ծ. Ծ. Ք. Դ. Ե. Ք** c.-à-d. **ԾԴԾՔՔԴԵԽ**, et plus bas on distingue encore

trois lettres grecques Θ. Ε. Θ. dispersées dans le champ.

«La monnaie, par son module, son épaisseur, son poids, mais surtout par le caractère de sa fabrique, rappelle au premier coup-d'oeil les aspres comnénats ou blancs d'argent de Trébizonde; le buste de la Vierge a l'air d'être calqué sur l'effigie du St. Eugène, des revers trébizondains; car on retrouve les mêmes draperies, formées de lignes épaisses et grossièrement burinées. Le costume des personnages de l'avvers est exactement le même que celui des empereurs de Trébizonde, du XIV^e siècle: même robe ou tunique représentée par des lignes verticales, entre lesquelles on a fait une traînée de gros points, même ceinture placée en travers du buste; enfin on ne saurait méconnaître que le coin de la monnaie géorgienne a été gravé avec un instrument tout pareil à ceux qui ont servi pour graver les coins trébizondains, et que l'ouvrier s'en est servi d'une matière tout-à-fait analogue.

«Si, comme il me paraît évident, la monnaie en question est contemporaine des aspres trébizondains, elle doit être de quelque Bagrat de Géorgie, qui a régné au XIV^e ou au XV^e siècle; la légende accompagnant le buste barbu doit être lue **Ⴣ. Ⴣ. ლ**. «*Le roi des rois Bagrat,*» et l'on trouve effectivement sur le trône de Géorgie le roi Bagrat V, petit-fils de Giorgi-le-Brillant; ce prince a régné justement à une époque où la Géorgie respirait après s'être débarrassée du joug des Mongols, qui cessa de peser sur elle avec la mort d'Abou-Saïd-Khan, contemporain de Giorgi-le-Brillant. C'est encore ce même Bagrat V, qui fut marié en se-

condes noces avec Anna Comnène, soeur de l'empereur Manuel III de Trébizonde. Ces circonstances expliqueraient fort bien, et l'émission de la monnaie en Géorgie, après une interruption d'un demi-siècle, et la similitude de fabrique de cette pièce avec les aspres des Comnènes de Trébizonde; car de même que Bagrat IV, après son union avec la nièce de l'empereur Romain Argyre a fait émettre des monnaies imitées de celles de Byzance — Bagrat V a aussi fait imiter les aspres trébizondains, désignées en Géorgie sous le nom de théthri, nom auquel pourraient peut-être se rapporter les trois lettres grecques $\Theta \in \Theta$ — $\Theta \in \Theta \Pi$? (ceci est une conjecture, du reste un peu trop hardie, je l'avoue).

«La légende géorgienne, qui accompagne la figure inberbe et peut-être féminine, consiste en 3 lettres dont les 2 premières, sur l'exemplaire du prince Barataïeff, sont bien certainement Ⴣ. Ⴣ. «Roi des rois» ou «Reine des reines?» Quant à la dernière lettre, dont il n'y a pas vestige sur l'exemplaire mentionné, elle me paraît susceptible d'être prise pour un Ⴣ sur mon exemplaire, et dans ce cas il me semble qu'on pourrait sans hésiter la traduire par «Reine des reines Anna,» et puisqu'on sait que Bagrat V a épousé en 1367 Anna, princesse de Trébizonde, et comme ce Bagrat a été fait prisonnier par Timour en 1387, la monnaie serait frappée dans l'intervalle des 20 années qui séparent ces deux dates.

«Cependant, comme je l'ai dit déjà, la 3^e lettre de cette légende laisse quelque incertitude et pourrait être prise pour un ფ , et dans ce cas il faudrait supposer soit le nom de la première femme de Bagrat V,

nom que je n'ai pas trouvé, soit le nom d'un des fils de ce roi, qu'il aurait associé aux droits souverains en le désignant son héritier; ces questions pourront être résolues par M. Brosset, vu que je n'ai pas sous la main les matériaux nécessaires pour faire ces recherches.

«Dans tous les cas la monnaie me semble être indubitablement d'un Bagrat, et bien certainement du XIV^e, si non du XV^e siècle; quant à l'attribuer, soit à Bagrat IV, soit à un homonyme, d'une époque encore plus reculée, cela me semble contraire à toutes les données que peut fournir la comparaison des types monétaires, et surtout au caractère de la fabrique de cette rare monnaie, dont il n'existait qu'un seul exemplaire depuis 20 ans que le prince Barataïeff l'avait trouvée à Tiflis, et ce n'est qu'à-présent que j'ai été assez heureux pour en trouver un second spécimen mieux conservé, bien qu'il laisse encore beaucoup à désirer pour sa détermination certaine et indubitable.

«Vous recevrez, Monsieur, la pièce en question avec un envoi de plus de 100 monnaies, de différentes époques et de différents pays, que je ne tarderai pas à expédier pour le musée de l'Ermitage. Mais en attendant je joins une empreinte de cette rarissime monnaie géorgienne.»

Dans tout cela on ne trouve donc de démontré que la postériorité de fabrication de la monnaie, primitivement déterminée à une antiquité trop reculée, et la lecture du nom de la Mère de Dieu. De Bagrat on ne voit pas l'indice certain, sur l'avvers; de la reine Anna on ne reconnaît pas l'effigie féminine, ni l'initiale de son nom. Les légendes ont trop souffert, et sur l'ori-

ginal, par l'injure du temps, et sur le calque restauré, par les retouches, pour que l'on se sente autorisé à admettre le déchiffrement proposé. Avec tant de timidité, car décidément je passe pour timide¹⁹⁾, la science restera stationnaire: je répons, que dans le présent travail je ne vise point à faire des découvertes, mais bien à constater celles qui me semblent avoir été faites.

Abordons maintenant la trouvaille de Lori. Les monnaies découvertes à Lori en 1830, et non en 1832, donnent suivant M. B. les dates extrêmes 1343 — 1426, d'où notre antiquaire a conclu que c'est à l'année 1430, coïncidant avec le pillage de la ville par les musulmans²⁰⁾ que remonte l'enfouissement de ce trésor, et il donne cette date comme inattaquable. C'est ici que se sont trouvées, par centaines, de petites monnaies géorgiennes, d'aspect, de métal et de fabrication différant tout-à-fait de celles connues pour avoir circulé jusqu'à la fin du XIII^e s. en Géorgie. Le métal en est d'une qualité si infime et les légendes si mal gravées et frappées, que, pour arriver à un déchiffrement quelque peu satisfaisant, j'ai dû en dessiner un fort grand nombre. Le résultat de mon travail a été la belle Planche, tracée par feu M. Birkhan, accompagnant le Compte-Rendu des prix Démidof pour 1845, qui, confrontée dernièrement aux originaux, par un numismate d'une excessive

19) C'est le reproche honorable que m'adresse le P. Sibillian, de Vienne, dans un très bon article de la Revue de l'orient, septembre 1860, p. 193 — 206, sur la numismatique arménienne.

20) Soit par Chah-Rokh, soit par les Thathars du Mouton-Blanc; v. Add. et écl. p. 400.

sévérité, lui a paru d'une exactitude parfaite. Pour le type elles se rangent sous les catégories suivantes:

1) Les NN. 4, 5, 6 de la Pl., pièces bilingues, de très petit module, où chacun s'accorde à lire   «le roi Giorgi;» au revers M. Frähn lisait sans hésiter:  «Dieu est ma suffisance,» précisément comme sur une monnaie du Samanide Nouh II, Rec. p. 115. MM. L. et B., au contraire, y lisent: «Au nom de Dieu!» Non pour exalter outre mesure l'autorité respectée du savant académicien, je crois pouvoir affirmer, m'appuyant sur la parole d'orientalistes d'une habileté reconnue, que le mot  est impossible, la lettre recourbée de la fin du mot étant nécessairement un . Quant au roi Giorgi dont le nom figure ici, ce ne peut guère être que Giorgi VII, fils de Bagrat V, 1394 — 1407.

2) Les NN. 9, 10, 11, monnaies géorgiennes, ayant au centre la lettre énigmatique , tracée à rebours, la plupart du temps, et entourée d'une légende, souvent aussi à rebours, que j'ai cru, en 1845, pouvoir lire: «En l'année 30, le roi des rois Rousoudan.» Au revers, N. 9, 10 «au nom de Dieu,» en capitales géorgiennes ecclésiastiques; N. 11, indéchiffrable.

Qu'il me soit permis d'entrer ici dans quelques développements. C'est à moi, humble ouvrier, qu'est due la découverte des ères mondaines géorgiennes; des koroniconi ou cycles pascaux, de leur origine en 780 de notre ère, précisément la première année du second cycle de 532 ans après le millénaire de Rome, échu en 248; de leurs applications dans les manuscrits et sur les monuments, applications dont neuf exemples sont connus dans la série monétaire, et une

seule revient au Gén. Bartholomaei. Toutes ces dates, sauf la première, appartiennent à la quatrième centaine du XIII^e cycle pascal géorgien, 780 — 1312, dont la 1^{re} lettre numérale **Վ** ne m'a été connue sûrement qu'en 1844. Jusque-là je l'avais toujours prise pour le **Ի** final du mot koroniconi ou pour la numérale **Վ**. Que le lecteur veuille bien comparer ces trois signes: **Վ** 800, **Վ** 400 et **Ի** 10, il se convaincra que, sur les bords d'une monnaie usée ou mal frappée, la confusion est inévitable. Sur les pièces de Thamar et David, sur celles en cuivre de Rousoudan, un lecteur non prévenu ne peut lire que **Կ** 20, **ՃԵ** 47, sans trouver l'initiale de cette ère nouvelle. Ces dates étant constatées, il faut forcément lire aussi **Բ** 50, sur les monnaies en argent de Rousoudan et, ces jalons posés, la petite pièce N. 10 de notre Pl., avec un **Ճ** au centre, laisse lire **Ե** 30, avant le signe **ՎԻ** koroniconi.

Chaque savant de bonne foi conviendra qu'en numismatique les connaissances antérieurement acquises, ou, autrement dit, les idées préconçues forment, plutôt que l'épellation des signes, le fond de lecture dont chacun de nous dispose. Pour déchiffrer donc l'empreinte fatiguée d'une monnaie donnée, on devine plutôt qu'on ne lit réellement. Si le morceau de métal est sain, il suffit de la connaissance des choses, de l'érudition proprement dite; dans le cas contraire, ce n'est pas trop d'une extrême sagacité et prestesse de conception, pour recomposer, autre Cuvier, tout un monument, au moyen de quelques faibles traces respectées par les siècles. Ayant une fois pris la première lettre des nombres ci-dessus pour un **Ի** final

(car la numérale **ϥ**, maintenant hors d'usage, est remplacée par **Ⓐ** 400), ou pour **ϥ** 800, je fus forcé-ment conduit à lire sur la monnaie de Lori «en l'an-née 30,» donnant pour ma Rousoudan la série 30, (8)47, (8)50, et bientôt, avec la correction certaine des deux dernières dates, 447 — 1227, 450 — 1230; pour la première, elle restait impossible et inexpliquée.

Un autre numismate, qu'avait singulièrement frappé l'interruption quatre fois séculaire du mon-nayage géorgien, et que la fabrication des monnaies de Lori reportait à une époque postérieure, s'avisa de lire hardiment sur les monnaies à **Ⓐ** central «Le roi des rois **Ⓒ** [ostantiné], en l'an 100 — 1412;» lec-ture logique quant à la date — en effet Constantiné II, frère et successeur de Giorgi VII, mourut en 1414, — mais excessivement incertaine quant au nom royal. On voit en effet sur mon dessin, après le titre «roi des rois,» un signe qu'il n'est pas possible de prendre pour un **Ⓒ** C, mais bien plutôt pour un **Ⓐ** Z ou un **Ⓐ** L; M. B. soutient le **Ⓒ**.

Le N. 8 de ma Pl. offre au revers la même légende arabe «Dieu est ma suffisance,» mal tracée à rebours; à l'avers, quatre signes géorgiens, méconnaissables dans le sens où ils sont tracés, mais présentant, si on retourne la planche de bas en haut, les éléments des lettres **ⒶⒶⒶⒶ** CSTN tracées à rebours. Ici, de rechef, M. B. lit l'abrégé du nom royal Costantiné. Quant à moi, dans l'hypothèse du renversement, je trouve cette lecture régulière et même probable jusqu'à un certain point, si l'on veut; mais M. B., qui a si rude-ment soutenu l'impossibilité d'abrégé un nom propre géorgien autrement que par l'initiale et la finale, ne

peut pas et ne doit pas lire ici le nom Costantiné, qui s'abrège réellement par **ԿՊ** CE, ou **ԿԿՊ** CNE, tandis que Cwiriké s'abrège **ԿԿՊ** CCE. Si donc on lui accorde son Costantiné, il devra se relâcher à l'égard de DJO [uancher], et peut-être, de concession en concession, arrivera-t-on à s'entendre. Au revers du N. 11 de ma Pl. on peut supposer une mauvaise gravure de la même légende; l'affirmer, non.

Ayant passé en revue la richesse numismatique de la trouvaille de Lori, je dois ajouter que pour étayer, démontrer et propager ses nouvelles idées, M. B. a eu recours à toutes les voies de la publicité: c'était son droit. Le journal *Кавказъ*, 1860, NN. 44, 45; la Revue de l'orient, 1860, février, une active correspondance avec Pétersbourg, Genève et Paris, ont annoncé ces faits à l'univers savant. Je me serais réjoui cordialement de si glorieux succès d'un ami, d'un adversaire respecté, ou plutôt d'un collaborateur, d'un confrère en archéologie et en numismatique, si le journal *Кавказъ*, qui a publié l'article dogmatique, la pièce de fonds sur cette affaire, en m'attribuant des opinions qui ne sont pas les miennes, n'avait donné des conjectures pour des vérités incontestables, et mis en avant quelques erreurs non moins évidentes.

M. B., dans l'article anonyme du *Кавказъ*, me reproche donc 1° d'avoir exclu du canon royal Costantiné II, arbitrairement et sans égard pour l'autorité le Wakhoucht; 2° d'avoir commis de graves méprises dans la détermination des monnaies de Lori. J'ai répondu au premier point, dans le N. 81 du *Кавказъ*, par un article tardivement imprimé, où je montre par

des faits matériels que j'ai toujours admis, sans restriction ni doute aucun, le roi Costantiné II, notamment d'après l'autorité de Wakhoucht²¹). Sur le second point j'avoue que les petites monnaies de Giorgi, dont il s'agit, me semblent maintenant postérieures à Giorgi-Lacha, sans que je voie toutefois la possibilité de les attribuer évidemment à l'un des Giorgi suivants plutôt qu'à l'autre: hésitation qui m'est commune avec M. B.²²). En outre, si la date 100 — 1412 paraît admissible, la lecture de la lettre initiale du nom Costantiné et l'abrégé de son nom CSTN sont des conjectures, très permises en numismatiques, appuyées sur beaucoup de petits faits, très habilement groupés, qui peut-être m'auraient enthousiasmé, découverts par moi, mais vus de sang-froid ne sont rien moins que démontrés. Enfin je rejette formellement la lecture «au nom de Dieu,» et j'ajoute, sans craindre de démenti, que M. B. a reconnu de vive voix la justesse de mes réponses, sauf sur le nom C, CSTN et sur la date 100. Au moment où j'écris ceci, il vient de paraître dans le N. 82 du Кавказъ une fulminante réplique anonyme à ma réponse, contenant les mêmes énoncés que l'article précédent, mais je ne suivrai pas plus loin ce débat.

Il est bien étonnant que le long règne d'Alexandré, de 1414 à 1442, n'ait pas laissé de trace monétaire, et que celui de ses successeurs jusqu'à Costantiné III, soit également muet à cet égard. Quelle monnaie circulait donc alors en Géorgie? celle des fils de Timour et des princes du Mouton-Blanc, puis du Mou-

21) V. Hist. de la Gé. p. 689; Hist. mod. t. I, p. 625 et passim.

22) V. Lettres sur la num. gé. Mém. asiat., t. III. p. 102.

ton-Noir, à ce qu'il paraît, puisque la Géorgie tombait et retombait alternativement sous leur joug. C'est ici pourtant que prend place la trouvaille de monnaies faite aux environs de Tiflis en 1850, qui vint à la connaissance particulière de M. L. et fut décrite par lui dans la Revue Archéolog. XII^e a., 1856, p. 717—722. Il y a trouvé des pièces :

1^o D'un roi Démétré, 1447 — 1452, au type purement géorgien.

2^o De Giorgi VIII, 1447 — 1469 ; effigie d'un roi ; lion à gauche, ou plutôt sanglier ; figure inexpliquée.

3^o Encore Giorgi VIII ; effigie du roi, analogue à celle de Jean IV, Comnène de Trébizonde, 1446 — 1457 ; type de S.-Eugène, accompagné de son nom.

4^o Bagrat II d'Iméreth ; effigie grossière et légende géorgienne très incorrecte.

La 1^{re} série n'offre, suivant moi, aucune trace appréciable du nom de Démétré, qui serait, d'après notre auteur, le fils d'Alexandré de Karthli, roi d'Iméreth du vivant de son père : toutefois cette monnaie fragmentaire ne manque pas d'intérêt.

La seconde, où je crois que M. B. a raison de voir un lion, à longue queue recourbée sur son dos, au lieu du porc ou sanglier, restauré là par le prince Barataïef, qui l'attribuait à Giorgi 1^{er}, me paraît heureusement rapportée à une époque et à un roi postérieurs.

La 3^e offre bien réellement le nom de Giorgi, mais sous deux types très distincts, dont l'un trébizondain ; l'autre, je ne sais comment le qualifier. Si ces deux types sont de la même époque et du même roi,

Giorgi VIII, 1447 — 1469, il faut établir pour ce règne une nouvelle théorie monétaire. Le Pr. Barataïef, *Разр.* II, Pl. I, N. III, IV, VII, avait en apparence plus de raison de les attribuer à deux monarques différents. Je dois pourtant reconnaître que les raisons historiques sur lesquelles se fonde l'opinion de M. B. et de M. L. sont ingénieusement déduites.

Enfin il faut beaucoup de bonne volonté pour reconnaître sur les pièces de la 4^e série l'abrégé du nom de Bagrat, tant il est écourté et les lettres qui le représentent gravées incorrectement. Quant aux déductions puisées dans l'histoire, elles sont justes, puisqu'à cette époque le roi Bagrat II d'Iméreth envahit et occupa le Karthli à deux reprises, y fit acte d'autorité, y donna même des chartes qui sont parvenues jusqu'à nous²³). Seulement, est il bien prouvé ou même démontrable que les monnaies dont il s'agit proviennent de Bagrat II d'Iméreth? Ici même p. 102, M. L. dit que la monnaie de notre Bagrat est imitée de celles de la ville hanséatique de Pskof, très répandue dans la Transcaucasie; il traite de la valeur de la pièce dite kilmanaour ou plutôt kirmanéoul, sans en faire connaître l'origine; pour moi, je me réfère à ce que j'en ai dit dans l'Introduction à l'histoire de Géorgie, p. xcii, mais je ne puis admettre avec lui que le nom de giorgaoul, monnaie de Giorgi, qui avait remplacé le qazanour, monnaie de Qazan-Khan, provienne de Giorgi VIII. Ce mot, qui se lit seulement dans le préambule du code de Giorgi-le-Brillant, V^o du nom, indique bien, au contraire, une monnaie du prince dont l'autorité s'établit sur les ruines de

23) V. *Hist. de la Gé. Introd.* p. XCV, sqq.

celle des derniers et faibles successeurs d'Houlagou. MM. B. et L. se sont trop attachés à contredire, en ce qui le concerne, les témoignages de l'annaliste géorgien, et à rabaisser ce second restaurateur de la monarchie.

Terminons cette revue par le monnayage des rois géorgiens de la branche moukhranide et de la dynastie du Caktheth.

La branche régnante des Bagratides s'étant éteinte vers le milieu du XVII^e s., dans la personne de Rostom-Khan et de ses cousins Louarsab et Wakhtang, un collatéral, un des princes dits de Moukhran, monta sur le trône, en 445 — 1657: ce fut Chah-Nawaz 1^{er} ou Wakhtang V. De ce monarque et de ses successeurs immédiats, Giorgi XI, Kaï-khosro et Wakhtang VI, on ne connaît pas une seule monnaie. Bakar, fils de Wakhtang VI, en a fait frapper, au type du paon, avec son nom abrégé BKR, qui sont bien connues, et datées de l'an 1131 H. — 1718, lorsqu'il était administrateur du Karthli, en l'absence de son père.

Quelques années avant Bakar, Simon, un de ses oncles, avait été décoré du titre de djanisin, vice-roi de Gourdjistan, grâce au refus obstiné de Wakhtang, fils de Léwan, d'embrasser l'islamisme. Ce Simon resta au pouvoir seulement en 1712, d'après Wakhoucht; le reprit en 1714, d'après Sekhnia Tchkhéidzé, en attendant l'arrivée de Iésé; puis l'histoire se tait à son égard. Or on a vu dans les Lettres numismatiques, Pl. II, N. 11 et 12, deux foulous de Tiflis, au type du dragon, dont un sans date visible, portant la lettre ð M, et l'autre, tout semblable, mais avec la lettre ʘ S et la date douteuse 1130 ou

1140 H. — 1717 ou 1736, telle que l'avait lue le Gén. Bartholomaei. Après un examen très attentif, j'ai pu voir sur cette même pièce les deux lettres б S en haut, б N à gauche, et cru y lire la date 1128 H. — 1716; enfin l'Ermitage possède une troisième pièce du même type, avec la lettre б N et la date quelque peu difficile à lire 1124 H. — 1712. L'auteur de la découverte de ces trois pièces, le Gén. Barth. eut aussi l'idée heureuse de recomposer avec les lettres SMN le nom de Simon et, s'appuyant de la donnée historique, montra que les trois pièces doivent être attribuées à la régence du prince frère de Wakhtang VI. L'année 1124, soit 1712 est tout-à-fait en rapport avec l'histoire écrite; 1128, soit 1716, ne concorde pas aussi bien; 1130 H., année qui commença au 5 du mois de décembre 1717, est encore plus incertain. Mais ceux qui liront l'histoire du temps, dans les matériaux aujourd'hui accessibles, se convaincront que les récits parvenus jusqu'à nous laissent une grande latitude aux combinaisons numismatiques, et que l'état des monnaies qui sont entre nos mains permet bien des hésitations. En tout cas le régent Simon entre désormais dans la série monétaire.

Sur les règnes de Théimouraz II et d'Eréclé II, son fils, aucun nouveau fait de numismatique n'est parvenu à notre connaissance: c'est par une conjecture permise, mais non susceptible de démonstration, que M. L. attribue au régent David la monnaie publiée par le Pr. Barataïef, Паэр. IV, Pl. II, N. 13.

Avant de clore cette analyse, peut-être déjà trop longue, je crois devoir mentionner quelques faits numismatiques, de nature à intéresser le lecteur curieux.

Durant l'impression de son livre, M. L. avait attiré mon attention sur le poisson qui figure sur certaines monnaies d'Eréclé II et de Giorgi XII. Le savant M. de Saulcy a depuis longtemps émis l'opinion que les animaux représentés sur quelques pièces des Houlaguides et des Mozafférides pourraient être en rapport avec les années du cycle duodénaire d'animaux, usité primitivement chez les Mongols et encore maintenant en Perse. Or M. L., ayant vu dans le tome II, p. 35, de l'Hist. mod. de la Gé. l'année du poisson, mentionnée comme correspondant à 1720 de notre ère, me demanda compte de cette indication, que je n'avais pas relevée, comme étant accessoire dans mon travail.

Les orientalistes connaissent bien la Vie de Nadir-Chah, par Mirza Mahmoud Mehti-Khan Mazandarani, qui a été traduite du persan en français par William Jones, et delà en allemand, Greifswald, 1773, in-4°. Il en existe aussi une traduction géorgienne, par le tsarévitch David, dont le Musée asiat. de l'Académie possède un exemplaire, m'ayant servi pour la citation mentionnée plus haut. Allant donc aux renseignements, je trouvai qu'en effet la traduction allemande de la Vie de Nadir, p. 11, place la bataille de Goulabad le 20 de djoumadi el-ewwel 1134 H. — 24 février 1721, année du boeuf, mais que là même il est dit dans la traduction géorgienne, p. 17, წკლს 1720 ღს წკლს უღის კ. ი. თევზისს, «en 1720, l'année d'oud, i. e. du poisson;» ainsi ma propre version «en l'année du poisson» était bien justifiée, mais il restait à découvrir la source de la méprise du tsarévitch, si méprise il y avait. M. Lerch voulut bien vérifier le

texte persan de l'ouvrage original, où il trouva réellement *اود يل* «année de *oud*» i. e. du boeuf — on écrit aussi *اوط* — et, par une illumination soudaine, se rappelant qu'en arabe le mot *حوت hout*, presque homophone du précédent, signifie «poisson,» conjectura très à-propos que sans doute le savant tsarévitch géorgien, soit que son manuscrit portât le mot *حوت*, soit qu'ignorant le mot tatar *اود* il en eût cherché le sens en arabe, avait été induit à donner une traduction inexacte. Quoi qu'il en soit, je remercie bien sincèrement les deux personnes qui ont relevé ce fait et aidé à rectifier une grave erreur. Quant aux animaux dont la figure se voit sur les monnaies de cuivre, géorgiennes et persanes, du XVIII^e s., il est avéré que plusieurs, comme le lion, l'éléphant, le cerf, le poisson, le paon etc., n'ont rien de commun avec le cycle duodénaire des Mongols. Si même l'on voulait tirer des inductions de la présence des animaux du cycle pour dater les monnaies tatares où elles se rencontrent, il est resté démontré pour moi, par un grand nombre d'exemples, que cette recherche n'amènerait pas de résultats concordant avec la chronologie.

M. L. a publié dans sa Num. de la Gé. au moyen-âge, p. 43, et Pl. V, N. 12, une curieuse pièce, au type byzantin de S. George debout, couronné et nimbé, la lance dans la main droite; au revers, une légende arabe incomplète: «..... de la religion, ... m-Chah, fils de Daoud, fils de Bachounta.... prince des croyants; l'année.....» Il la croyait de provenance d'Iméreth. M. Bartholomaei, ayant eu le bonheur de mettre la main sur un autre exemplaire, plus complet,

y lut : فخر الدين . . . المسلمين داود بن اسحق مطاع امير المومنين « Eclat de la religion, (roi?) des musulmans, Daoud fils d'Ichhaq, adhérant de l'émir des croyants; » dans le champ, des traces de la date 561 ou 569 H. 1170 ou 1173 de J.-C. Il pense qu'il s'agit ici d'un Seldjoukide, d'un Ortokide ou d'un atabek. Enfin, depuis la communication qui lui fut faite par moi de ce second exemplaire, M. L. m'annonça, le 1^{er} novembre 1859, que le cabinet de France en a acquis un troisième, magnifique et parfaitement conservé, où il lit : فخر الدين بهرم | شاه بن داود | بن بشحو بصير | سنة . . . « L'éclat de la religion, Behram, fils de Daoud, fils de Bachhou(?), aide de l'émir des vrais croyants, en l'année . . . » Quel que soit l'émir, encore inconnu, qui a fait frapper cette monnaie, on voit qu'il était en rapports avec les chrétiens, puisqu'il imitait leur type, et qu'il vivait au XII^e s., à l'époque du père de Thamar: c'est une nouvelle pièce de comparaison avec celles de Mahmoud et de Masoud, les Seldjoukides, mentionnées plus haut.

A l'égard des contremarques géorgiennes, très fréquentes sur les monnaies de Thamar et de ses deux ou trois successeurs immédiats, il me paraît utile de citer une bonne page de M. L., renfermant des vues particulières, confirmées par un passage de Polyen et par divers exemples tirés de l'antiquité classique.

« Nous avons dit un mot des contremarques imprimées après coup sur les monnaies de Thamar. Personne n'ignore que l'usage de frapper avec un poinçon une seconde empreinte sur les monnaies avait pour but, dans l'antiquité, comme aussi au moyen-

âge, soit de doubler la valeur de la pièce qui l'avait reçue, comme si le prix d'un métal s'élevait par l'application d'une nouvelle marque, soit de rendre à une monnaie tombée en désuétude le caractère légal propre à la remettre en circulation, soit enfin de convertir à l'usage d'un état les monnaies d'un état voisin ou étranger. Les anciens mentionnent, à différentes reprises, l'usage qui consistait à appliquer des contremarques sur le numéraire pour doubler la valeur de la monnaie; c'est le procédé que Polyen désigne par ces mots: ἄλλον χαρακτῆρα ἐπιβαλῶν²⁴), en parlant de la réforme monétaire de Leucon, roi du Bosphore²⁵), et qu'Aristote signale aussi dans des termes à-peu près semblables, lorsqu'il raconte le stratagème que Denys de Syracuse employa pour se libérer, sans bourse délier, des emprunts qu'il avait faits à ses sujets: Ἀνενεχθέντος δὲ τοῦ ἀργυρίου, ἐπικόψας χαρακτῆρα, ἐξέδωκε τὴν δραχμὴν δύο δυναμένην δραχμᾶς, τότε ὀφειλόμενον πρότερον ἀνήνεγκαν πρὸς αὐτούς²⁶). On trouve dans le même ouvrage d'Aristote d'autres passages où le mot χαρακτῆρ a le sens de contremarque. Sans vouloir chercher à établir aucune comparaison entre les banqueroutes politiques de l'antiquité et les nécessités économiques qui obligèrent les rois de Géorgie à frapper d'une contremarque leur numéraire, nous allons cependant essayer de démontrer que l'impression d'une seconde empreinte sur les monnaies géorgiennes avait pour but d'élever, en certains cas, la valeur du numéraire. On sait que le tré-

24) Polyen, Stratag. VI, c. IX, § 1.

25) Nov. act. Acad. sc. Petrop. t. XIV (1805), p. 118.

26) Aristote, Oeconom. liv. II.

Le trésor royal de Géorgie fut souvent épuisé par suite des guerres continuelles que les souverains du pays eurent à soutenir avec les musulmans, et des tributs onéreux qu'ils étaient obligés de leur payer. Cette disette de numéraire les mettait dans l'obligation de donner à leurs monnaies une valeur plus grande que celle qu'elle devait avoir légalement, et dans ce but, on peut croire qu'ils élevèrent le taux de leur numéraire, en faisant imprimer sur les pièces une contremarque qui en augmentait la valeur. Si, comme nous le supposons, la contremarque appliquée sur les monnaies à certaines époques de disette pécuniaire donnait une valeur supérieure au numéraire, il ne faudrait pas en tirer cette conclusion rigoureuse, que les contremarques des monnaies géorgiennes avaient toujours cette signification. En effet, sous Rousoudan, par exemple, où le numéraire reparut en abondance par suite de la prospérité qui signala la seconde partie du règne de cette princesse, les contremarques que les officiers de ses hôtels des monnaies firent imprimer sur les pièces de Thamar, de Dawith III et de Giorgi IV, eurent pour résultat de donner à ces pièces un nouveau cours, et de retirer de la circulation les monnaies altérées ou contrefaites, qui avaient fait déconsidérer le numéraire émis par ses prédécesseurs. Le général de Bartholomæi, qui a compris toute l'importance que les contremarques peuvent avoir pour l'histoire des variations de la valeur du numéraire en Géorgie, suppose qu'une cause tout-à-fait différente de celle que nous venons d'indiquer, motiva l'application des contremarques sur les monnaies royales. D'après les conjectures de ce savant, la frappe des

monnaies de cuivre étant un privilège accordé à des sortes de fermiers monétaires par la couronne, qui s'était réservé le droit de fabriquer le numéraire d'argent, celle-ci donnait un cours légal aux monnaies de cuivre en y faisant imprimer une contremarque qui représentait, soit une ou plusieurs lettres du nom du souverain alors régnant, soit son chiffre formé de lettres enchevêtrées, soit enfin l'indication de la valeur de la monnaie.²⁷⁾

« Dans l'antiquité on rencontre aussi parfois des monnaies qui présentent sur le champ un double type; on les désignait sous le nom de *numi recusi*. On connaît une monnaie de Géla, en Sicile, surfrappée avec un coin de la ville de Métaponte, en Lucanie; enfin plusieurs pièces de la Béotie et de Panticapée, qui offrent la même particularité.»²⁸⁾

Voici maintenant un résumé sommaire de la numismatique géorgienne: cette série n'est pas considérable. Le prince Barataïef a donné 147 monnaies, réparties sur 14 Pl. et dans son texte, dont plusieurs ne sont que des variantes de forme extérieure; M. Langlois en avait d'abord publié 51, sur cinq Pl. remarquablement belles, et 12 sur une Pl. d'appendice, en tout 63; ses dix nouvelles Pl. en contiennent 117, sans un seul véritable double, plus 10 contremarques et une Pl. de paléographie monétaire²⁹⁾: telle est donc la vraie richesse de la suite géorgienne, se rapportant à 42 types, y compris les frappes mongoles, pour 96

27) Mém. asiat. t. III, p. 89; Bartholomaei, Lettr. I, p. 3.

28) Langlois, Essai . . . , p. 72, 74.

29) La Pl. de Paléographie est la plus faible de toutes, les autres ne présentent que de si légères imperfections, visibles à la loupe, qu'il serait superflu de s'y arrêter.

règles constatés historiquement. Ainsi il reste bien des lacunes, réservées pour les découvertes futures.

Dans ses modestes proportions, cette suite embrasse pourtant plus de mille huit cents ans et ramène des synchronismes avec les Sassanides du VI^e s.; avec Héraclius et les khaliphes, avec Basile II et ses successeurs; avec les Mongols, avant et sous la dynastie Houlaguide; avec Trébizonde, avec Timour et les principautés éphémères fondées par les Tatars de son époque; avec les Sofis, les Osmanlis, les Afchars, les Qadjars et les Russes: en un mot, avec tout ce qu'il y a eu de grand et d'illustre dans l'Asie occidentale, et, pour être bien comprise, demande l'étude approfondie de toute l'histoire asiatique.

Exposer tout ce qui touche à la circulation monétaire et aux successions d'un état faible en population, mais distingué par l'héroïsme des hommes et par la beauté des femmes, par la culture, bornée, mais non sans éclat, des arts, et par le développement de la pensée: c'était le but de M. Langlois. Malgré nos critiques minucieuses, le lecteur peut juger si le but a été atteint, s'il était possible d'en approcher mieux que ne l'a fait notre laborieux numismate.

